

## Discours introductif

### *La normalisation de tamazight en Algérie: enjeux linguistiques et symboliques*

Par Abderrezak DOURARI/Docteur de l'Université de la Sorbonne  
Professeur en sciences du langage/Département de traduction/Université d'Alger  
Directeur du CNPLET/MEN  
[zakidurar@hotmail.com](mailto:zakidurar@hotmail.com)

Nous voudrions à cette occasion remercier M. Le Président de la République qui a accepté de mettre ce colloque sous son haut patronage; nous remercions aussi monsieur le ministre de l'Education nationale d'avoir accepté d'être parmi nous aujourd'hui. Nous remercions tous nos invités qui ont bien voulu nous honorer de leur présence à cette cérémonie d'ouverture.

Le champ d'intérêt et de recherche scientifique portant sur la langue nationale tamazight, son enseignement, et son corollaire i.e. sa normalisation/standardisation, est souvent confondu avec celui "de l'amazighité". Cette confusion de questions de langue, de pédagogie, de didactique, d'un côté, et d'ancrage civilisationnel, culturel et identitaire, de l'autre côté, montre à quel point la perception de ces questions, pourtant importantes pour l'avènement d'une société citoyenne, apaisée et de plus en plus intégrée, est déficiente dans les discours autorisés.

La société,- ayant subi l'interventionnisme volontariste autant que les oukases de l'Etat, profilé dès la fin des années quarante par la position du PPA/MTLD en 1949, et engagé sur ces mêmes lignes depuis l'indépendance du pays-, peine à reconnaître la bonne volonté des autorités même quand celles-ci initient un bond historique qualitatif, comme la reconnaissance de tamazight comme langue nationale et sa constitutionnalisation.

N'oublions pas que cet événement majeur dans l'histoire de l'Algérie moderne est passé furtivement comme une ombre étouffée par la fureur des événements de Kabylie et l'indifférence générale.

Ces rapports de méfiance entre l'Etat et les acteurs de la revendication de tamazight et de l'algérianité, mutuellement entretenus, rendent toute intervention scientifique sur la langue, la plus juste et la plus objective y compris, très suspecte dès le moment qu'elle émane d'une institution de l'Etat, a fortiori quand il s'agit du MEN dont l'image produite demeure teintée des couleurs de l'arabisme.

On comprend, dans ce contexte, la fébrilité dont ont fait preuve certains acteurs- y compris représentant d'institutions officielles- ayant parrainé ou directement participé aux journées d'étude organisées les 29 et 30/11/06 à la Maison de la culture de Tizi-Ouzou (l'Association des enseignants de tamazight, le HCA, la maison de la culture de Tizi-Ouzou, quelques enseignants des ILCA de Tizi-Ouzou et de Bejaia, le professeur Chaker de l'INALCO...), ou à travers le site Internet *kabyle.com* ainsi que l'hebdomadaire, peu connu, *Izuran*, qui déclaraient vouloir **parasiter** le 1<sup>er</sup> colloque international sur l'aménagement linguistique de tamazight que le CNPLET, sous tutelle du MEN, voulait tenir du 05 au 07/12/06 à Sidi Fredj (dit **explicitement** et publiquement **sans démenti** par CHALLAH Said et HADDAD Samir dans leur intervention du jeudi après-midi). Le HCA devait même organiser vers le 22/12/06 un autre colloque sur l'écriture **lybico-punique**, est-ce une coïncidence?,(reporté ensuite pour

le 21 et 22/03/07)- probablement, qui aurait eu l'effet de noyer médiatiquement celui du CNPLET, accusé de vouloir "**arabiser**" tamazight.

Pourtant, en plus du fait connu qu'un **colloque** soit un **espace** de dialogue et **d'échanges** scientifiques, **non pas un lieu de prise de décision**, rien dans la problématique de ce colloque du CNPLET ne pouvait permettre une telle lecture restrictive (Cf. *problématique* du colloque) pour justifier des attaques aussi agressives. Des membres de cette association étaient présents au colloque du CNPLET, sans invitation, et ont pu s'en rendre compte in situ. L'hebdomadaire *Izuran* cité supra, invité durant toute la durée du colloque, et auquel nous avons accordé une longue interview, a refusé de la publier.

Pourtant la problématique du colloque pose des questions d'ordre théorique et pratique dont la didactique des langues maternelles non officielles, que l'on n'aborde généralement pas dans les pays arabes; la normalisation standardisation de tamazight qui porte sur des questions aussi importantes que:

- la pluralité des variétés de tamazight et le choix de la norme à enseigner
- la variation interne et des critères de sélection des formes convergentes
- l'orthographe au-delà de la graphie choisie, la morphologie et la fixation des morphogrammes ainsi que la néologie et les règles de création lexicale
- le métalangage
- les méthodes didactiques
- les textes supports didactiques, les manuels
- la stratégie d'introduction de tamazight dans le système éducatif
- la stratégie de son insertion dans le contexte multilingue algérien et la stratégie globale d'aménagement de la langue tamazight tenant compte des attentes de la société langagière réceptrice...

En fait, l'aménagement de tamazight suppose le traitement de la question plus globale du passage à l'écrit et, partant, son utilisation dans des domaines formels auxquels il n'est pas habitué. Question, on ne peut plus, problématique car soulevant des enjeux de type symbolique importants relatifs à **la représentation des uns et des autres des dimensions de l'identité nationale, des constructions identitaires en cours et des désirs d'identité**.

**Ecrire** tamazight est un acte qui, de ce fait, n'est plus du ressort de la simple fixation physique (graphique) de la langue; il est **perçu** par les élites comme un acte hautement **symbolique**. La preuve en est que le simple fait d'envisager l'étude de la possibilité d'écrire en caractères arabes est assimilé à une "**arabisation**" de tamazight; nonobstant le fait que celle-ci a été écrite dans ces caractères depuis déjà très longtemps (sans qu'elle fut devenue pour autant arabisée) et qu'il existe plus de textes en caractères arabes qu'en tifinagh, censée être la graphie "authentique" de cette langue. Néanmoins, ceci est perçu aujourd'hui, par certains acteurs élitaires, comme "une haute trahison" envers le "combat" pour tamazight qui se confondrait (s'est confondu), dans l'histoire récente de l'Algérie indépendante, avec le combat contre la politique linguistique volontariste d'arabisation totale et immédiate prônée par l'Etat nationaliste comme enjeu vital.

Sous l'empire des traumatismes culturels et politiques causés par cette politique linguistique, qui visait rien moins que l'implantation et la consolidation du conservatisme religieux prôné par les fils spirituels des Ulémas dont l'idéologie a dominé la politique éducative de l'Algérie indépendante (V. A. DOURARI, 2001), et sous la prégnance d'un esprit de réactance à celle-ci, les protagonistes de cette attitude de rejet viscéral de la graphie arabe, expression métonymique de la langue arabe scolaire, ne pensent même plus aux conséquences de la systématisation de leur propre argument rhétorique: si **écrire** en **caractères arabes** signifie l'**arabisation** de tamazight, écrire en **caractères latins** (ou français) équivaut-il alors à "**latiniser**" ou "**franciser**" tamazight? Ecrire en caractères arabes rendrait-il les Algériens plus arabes, plus conservateurs et inversement écrire en caractères latins rendrait-il les Algériens plus français, plus occidentalisés?

Le discours s'enferme dans une logosphère polémique sans possibilité d'un embrayage sur le réel, sur les données objectives de la société et de la langue à promouvoir. Tout en suggérant que la question de la *graphisation* (nous assumons ce néologisme plus parlant que *grammatisation*) est essentiellement idéologique, on insinue qu'une politique de planification linguistique n'a strictement rien à voir avec la politique tout court et que les opérations de normalisation sont purement techniques et seraient une fin en soi. "*Laisser les spécialistes décider*", disent-ils, tout en étayant un horizon d'attente tendu et un peu trop précis pour pouvoir paraître autre chose qu'un oukase imposé à ces spécialistes qui sont voués aux gémonies s'ils s'avisent de défendre un point de vue différent.

C'est cela ce qui est attendu de l'*amusnaw*: il dit dans un langage synthétique plaisant, un peu savant, ce que tout le monde pense; il n'est pas un intellectuel critique, il confirme, il légitime dans son langage propre l'orientation idéologique de la vox populi.

Ces opérations de normalisation, suggèrent-ils, ne produiraient pas non plus d'effets induits sur le réel sociétal. Mieux, on insinue simplement - est-ce du simplisme?- que les décisions en matière de planification ne prennent en compte que des données purement objectives dont par exemple, le nombre d'écrits faits dans telle graphie, ainsi, dans l'absolu.

A peine ouvert, le cercle est aussitôt refermé, car d'un côté on énonce explicitement que la langue est à **normaliser**, mais, en même temps, on dit que **celle-ci l'est déjà**, car primo un travail d'aménagement dans cette graphie aurait été fait, selon certains, depuis au moins cinquante ans; secundo, car la **production grand public** se fait déjà au **niveau européen et maghrébin** dans cette graphie (v. Chaker Salem, 2006) ! :

*"Une diffusion large du berbère passe nécessairement par la graphie latine, parce que l'essentiel de la documentation scientifique disponible l'est dans cette graphie (1); parce qu'un travail significatif d'aménagement de cette graphie a été mené, depuis au moins cinquante ans (2); parce que l'essentiel de la production grand public (revues associatives, production littéraire), au Maghreb comme en Europe, utilise cet alphabet (3)". (P1)*

Ce point de vue, exprimé sous l'effet de la déception (évident dans le titre lui-même), mérite qu'on s'y arrête.

Ainsi, l'article suggère-t-il l'existence d'une production grand public aux plans international et maghrébin et ceci serait dû à la bonne grâce de la graphie latine. Je ne veux pas polémiquer avec le Pr. Chaker- assurément un éminent linguiste à l'autorité établie en matière d'études berbères, mais qui, aussi sûrement, développe ses propres options politiques et idéologiques pour l'Algérie et la Kabylie-, qui vit à Paris et qui sait ce qu'est une "SMSI" (société mondiale des systèmes d'information), connaît le concept de "information society" de Yamasuda, sait que 50% de la population mondiale vit dans les villes (taux d'urbanisation de 61% en Algérie), que les "TICE", nouvelle religion des Etats de la planète terre, renforcent la tendance mondiale au "consommérisme" et réduisent de ce fait l'idée même de "contrat social", charmé par l'économie "low cost"... Ce contexte mondial fait une bouchée des nationalismes et des spécificités culturelles et anthropologiques... Tant et si bien que ROSENVALLON a inventé le concept de "**contredémocratie**", devenu la coqueluche des débats intellectuels notamment chez les spécialistes des sciences de la communication.

**En Algérie, il est nécessaire d'articuler le projet national éducatif avec le projet socioculturel linguistique et politique.** Surtout que maintenant tous les Etats sont mis face à une mondialisation rampante qui impose les lois du marché (V. A. DOURARI, 2004).

Si le français semble être 'mal parti' dans cette émulation linguistique mondiale, face à l'anglais et la langue espagnole, très dynamique, que faut-il penser de l'arabe scolaire où quasiment rien ne se produit, ni du savoir, ni du pain... Et sincèrement je ne crois pas que tamazight soit mieux placé tant il est établi qu'une langue est liée à l'économie et à la production des biens matériels et spirituels...

Sauvegarder une langue est un acte citoyen et démocratique, humain même, mais ceci est une chose; la rendre fonctionnelle à grande échelle en est une autre, et c'est là que réside toute la différence quant aux choix des stratégies de normalisation.

L'**argument** de Chaker (1) consistant à présenter la disponibilité de documentation scientifique "dans cette **graphie**", s'il ne relève d'un amalgame ou d'une tentative de mystification, nous semble d'une pertinence douteuse, dans la mesure où il confond à dessein entre **langues**, où cette documentation scientifique existe (allemande, anglaise, française, italienne, espagnole ...utilisant des graphies latines), et **graphie**.

***Il faut le dire nettement: Il n'existe pas de documentation scientifique significative écrite en tamazight en graphie latine.***

Mais, soit. S'agit-il des mêmes graphies stricto sensu? Nous avons démontré (A. DOURARI, 1990, 2003) que **plus de la moitié des graphèmes latins adaptés au berbère ont perdu de ce fait leur valeur phonétique première** (connue dans la langue française et déjà très différenciées dans les autres langues européennes comme l'anglais et l'allemand) et ne sont lisibles que pour les initiés. Il n'y a donc **aucune transparence** des graphèmes latins adaptés au berbère pour les lecteurs d'autres langues à graphie latine. D'autant que **l'on ne lit pas une graphie**, en soi et pour soi, **mais une langue à travers une graphie** pour accéder aux contenus exprimés par celle-ci.

Celui qui peut lire et comprendre l'espagnol, ne lit pas et ne comprend pas nécessairement et *ipso facto* l'italien, le français, le roumain...même si ces langues appartiennent à la même famille linguistique et s'écrivent en caractères latins.

Il convient aussi de s'interroger sur la nature et la qualité des personnes qui lisent, ou sont intéressés par, le berbère en Europe? Le citoyen européen lambda? Le milieu associatif berbère issu de l'émigration berbérophone ou le spécialiste pour qui la graphie quelle qu'elle soit n'est pas une barrière car de toute façon les linguistes utilisent l'alphabet phonétique international?

Le **deuxième argument** (2), **recevable** à certains égards, **néglige une vérité saillante**. Car s'il est vrai que les arabisants algériens- contrairement aux marocains qui ont beaucoup écrit en caractères arabes-, pleinement sous l'emprise de l'idéologie arabiste, ont systématiquement négligé de s'occuper de tamazight considérée et stigmatisée par beaucoup d'entre eux comme un dialecte perturbateur de l'unité arabe rêvée-, il n'en demeure pas moins que si l'on admet que tamazight a été normalisé dans la graphie latine "depuis cinquante ans", il devient légitime de se demander **pourquoi elle ne s'impose toujours pas d'elle-même** ni au Maroc, où le tfinagh est employé par l'IRCAM, institution académique royale de normalisation, ni en Algérie, puisque le débat continue y compris chez les "berbérissants", concept cher à Chaker, et au sein du HCA (voir le colloque international, auquel participe Chaker, sur *Le libyco-berbère ou le " tfinagh": de l'authenticité à l'usage pratique*", prévu pour les 21 et 22/03/07 au centre de presse d'El Moudjahid, Alger)?

Evidemment, on peut répondre par la thèse simpliste du complot. Sauf que celle-ci a trop été appelée au secours des idéologies en manque d'argument pour garder une quelconque crédibilité.

Cet argument néglige surtout le fait que les actions des associations, celle des organismes de recherche scientifique y compris celle de l'INALCO, d'un côté, et celle des institutions de l'Etat, comme le MEN (8 000 000 d'élèves), le Ministère de la Culture et le Ministère de la Communication (toute la population), d'un autre côté, ne fonctionnent pas sur les mêmes échelles. Les destinataires sont, pour les premiers cités, des groupes restreints d'initiés; pour les seconds, c'est la société dans sa globalité. Les actions des premiers cités et leurs effets ont un coût financier mineur et n'ont qu'une influence partielle sur leur destinataire, qui, lui-même, est

partiel; celui des seconds vise un ensemble nettement plus grand et a en plus du coût financier relativement grand, un coût politique certain. Il relève de surcroît de la souveraineté des Etats. Rappelons une vérité que tout le monde connaît: Le **politique** emploie selon sa modalité propre la *vérité* établie par le **scientifique**. (Max Weber, *Le savant et le politique*,...).

Quoi qu'on fasse, une décision de planification linguistique est surdéterminée par le politique et l'idéologique. Il en va des acteurs scientifiques travaillant en France (INALCO par exemple), qui seraient par trop originaux s'ils écrivaient tamazight ou le persan ou le mongolien...en caractères arabes ou indiens ou même cyrilliques, comme il va des chercheurs travaillant dans des Etats qui ont opté pour des choix idéologiques, politiques et linguistiques...D'autant que la graphie, en dépit de son importance symbolique, n'est pas linguistiquement (structuralement) déterminante pour une langue, comme le rappelle Chaker, curieusement d'une manière railleuse, dans le même document cité *supra*.

Ceci, évidemment, ne résout pas le fait que l'enseignement de tamazight ait été introduit dans le système éducatif algérien en caractères latins depuis douze ans déjà, avec ses heurs et malheurs (des sections de tamazight ont été désertées à Tizi-Ouzou et Bejaia, (V. rapport du HCA sur cette question entre autres Ouerdia BENKACI, chef de bureau au HCA, 2004); les Mozabito-phones ne sont pas intéressés par ces cours, les Chaouiophones et les Targuiophones sont plutôt sceptiques, les radios et émissions télé en tamazight peinent toujours à trouver un langage ou même une terminologie communs; V. Aussi statistiques du MEN, 2006).

Mais est-ce là une raison suffisante pour sacrifier au statu quo ante sans se soucier de l'avenir en risquant de provoquer la rupture de l'esprit d'intercourse et de favoriser l'esprit de clocher étant donné qu'une identité, et même un territoire ou une histoire **n'est pas une essence**, à exhumer telle qu'elle de sédiments plus ou moins anciens, mais une **construction** toujours actualisée? (V. ouvrage Coordonné par Sami BARGAOUI et Hassen REMAOUN, 2006; V. aussi Thébert YVON, 1978, P66).

Quelle place laisse-t-on pour la dimension citoyenne dans les préoccupations de normalisation? Citoyenneté locale et mondiale! Quelle place pour la démocratie? A-t-on suffisamment pris en compte le **risque de ghettoïsation**?

Le catalan, langue dont le processus de standardisation est comparable au tamazight, par certains aspects (à l'exclusion des contextes historique, politique et économique), a subi un très long processus de réforme depuis le début du 20<sup>ème</sup> siècle (La première réforme lexicale a été entamée par le grammairien Pompeu Fabra en 1913 par la publication de son *Diccionari general*), souffre encore de problèmes divers en dépit du fait qu'il a été favorisé, historiquement, par le régime démocratique espagnole entre 1931 et 1939 et par des conditions économiques très enviables. (V. Carles Castellanos i Llorenç, 2003).

Le **troisième argument** (3) relatif à la production littéraire exige, avant de devenir un argument sérieux, la considération d'un ensemble de questions non triviales. Il est nécessaire d'en évaluer la quantité et la qualité, d'en faire une sociologie de la lecture, le degré de pénétration dans le tissu social, au moins la quantification du lectorat dans cette graphie et de quels textes littéraires il s'agit! Penser le milieu sociétal comme un marché linguistique, avec les paramètres de l'offre et de la demande, n'est ni une innovation hérétique (Pierre BOURDIEU, 1982), ni une déconsidération de la langue et de la culture. Ces réponses nous éclaireront sur la question laissée en suspens *supra*, et il serait préjudiciable d'en faire l'économie.

Nous avons, dans notre thèse de doctorat, soutenue en 1993 à l'Université de la Sorbonne sur le discours idéologique arabe contemporain, démontré la **déréalisation** du discours arabiste et islamiste, son caractère autistique. Nous avons parlé de la notion d' "*unité arabe*" comme d'une *mythologie* et d'une véritable *fumisterie* qui emprisonne la pensée rationnelle et la représentation de soi dans une auto odi destructrice. Les

événements récents au Moyen Orient l'ont confirmé malheureusement. Les Américains, les Français, les Allemands...ont plus manifesté contre la guerre imposée à l'Irak que tous les Arabes réunis! C'est un travers à éviter s'agissant cette fois d'un processus extrêmement important et sensible de **réhabilitation identitaire et linguistique** algérienne et maghrébine dans un cadre méditerranéen et africain.

La même posture intellectuelle est pourtant reconduite dans la notion de "berbère". Yvon THEBERT, nous dit :

*"En effet ce mot, outre qu'il masque là aussi la **complexité sociale de l'Afrique**, présente **deux autres inconvénients**. D'abord il **présume une continuité fondamentale** au niveau culturel entre les masses indigènes de l'Antiquité et celles d'aujourd'hui, présomption qui reste entièrement à justifier(...) Ensuite, ce vocabulaire se trouve être la reprise d'un concept largement utilisé par le colonialisme: d'une part, **la référence à la Berbérie permettait d'éviter de parler de Maghreb**, notion qui renvoie à l'unité du monde arabe, d'autre part, l'affirmation **de l'originalité du berbère** comme facteur décisif de l'histoire de l'Afrique du Nord, **permettait d'en masquer les causes réelles**, par exemple, pour l'époque médiévale et moderne, une **opposition éventuelle entre sédentaires et nomades, villes et campagnes ou pouvoir local et central**, oppositions qui, en fait, ne correspondent pas au dualisme Berbères-Arabes (ou envahisseurs en général). **Le berbérisme, facteur secondaire**, constamment nié ou conditionné, **n'est pas utilisable dans une approche globale des problèmes d'Afrique du Nord**: projeté dans l'antiquité **il ne fait qu'accroître la confusion en introduisant une bipolarisation envahisseurs-Berbères** qui se suivraient à travers les âges et qui ne saurait mieux rendre compte, en dernière instance, de l'histoire du Maghreb qu'une opposition Galois-Germains de l'histoire de l'Europe" (Op. Cité Supra, p66).*

Thébert critique aussi le dualisme "**plaine/montagne**" à travers lequel sont analysés les phénomènes sociaux et culturels complexes en Afrique du Nord. Il propose d'ailleurs de leur substituer les notions de "**centres urbains**", complémentaires avec les "**campagnes**", car l'urbanisation a déjà largement entamé les "montagnes", -et cela peu de monde en tient compte dans les recherches portant sur la Kabylie, (V. notre réponse à Camille Lacoste Dujardin, "La Kabylie des tribus", in *Algeria.com.*, 2003)-, et, ajoute-il,

*"Ces massifs loin d'être des conservatoires d'un passé, ont sans doute été le siège de fortes communautés pratiquant une économie complexe de subsistance où l'importance de l'arboriculture peut même permettre d'entretenir des rapports économiques favorables avec la plaine. Situation économique que seule une vision coloniale des faits où la plaine est renforcée par la machine ne permet pas de saisir" (P76).*

Qu'on s'entende. Les questions soulevées ne sont intéressantes que dans la mesure où l'esquisse de réponses qu'elles suscitent peut orienter correctement la mise en place d'un processus de normalisation extensif non passionnel et citoyen de la langue tamazight inscrite dans le tissu social et culturel algérien pluriel, ainsi que la construction d'une didactique et d'une pédagogie cohérentes qui tiennent compte de la réalité de la langue et de son **milieu sociétal réel et non pas celui postulé** partant d'une **vision mythologique** de la berbérité et de **caractéristiques culturelles et politiques fantasmées selon le temps et l'espace où vit le chercheur**, et qui surdéterminent, quoiqu'on fasse, la condition humaine.

Pour ces raisons, il est nécessaire de s'entendre, après débat sérieux, sur les **caractéristiques** de ce **milieu**, ou "**ce contexte historique et environnement socioculturel déterminés et pas seulement dans les cabinets des linguistes et grammairiens**" (**Chaker, Ibid. p2**) dans lequel va être aménagé et reçu le tamazight **fonctionnel**; disons celui du domaine formel opposé à tamazight de l'usage quotidien, non concerné directement par la normalisation.

Rappelons à titre indicatif, et loin de toute polémique stérile, que beaucoup d'auteurs en tamazight, écrite en latin, ont rendu public à travers la presse algérienne privée (V. à titre d'exemple le point de vue de l'auteur en tamazight, Ahmed Nekkar, rapporté in *La dépêche de Kabylie* du 07/05/06 dans le contexte de la tenue du *Salon du livre et du multimédia amazigh* organisé par le HCA à Oran; et celui de Ali Malek, autre auteur en tamazight, in *La dépêche de Kabylie* du 21/09/06) leur dépit d'avoir été **très peu**, ou **pas du tout, lus**. Ils ont d'ailleurs tous les deux déclaré avoir abandonné l'écriture en tamazight. Par conséquent, affirmer que "*En*

*occultant bien sûr le fait que les notations arabes du berbère, bien attestées depuis le haut Moyen âge, sont restées l'apanage de milieux lettrés très restreints*" (Chaker, *Ibid.*, p2) est un argument rhétorique qui n'avance pas du tout la réflexion.

Sortir de l'autisme, qui a entaché la politique volontariste d'*arabisation* dont le présupposé sémantique est de rendre arabe une nation posée au départ comme arabe où le sujet naît dans une *unité qui lui précède* mais qu'il doit s'engager à réaliser, raisonnement circulaire s'il en est, pourrait permettre de penser les problèmes nationaux dans un cadre plus réaliste. Mais ne voilà-t-il pas que d'aucuns adoptent la même posture intellectuelle au sujet de tamazight et déclarent que celle-ci est **nationale** (et même internationale si l'on se fie à ce que suggère le point de vue de Chaker ci-dessus), son **enseignement** doit être rendu **obligatoire** à tous puisqu'il constitue une **demande nationale**; tout en l'affublant de **caractères** qui le **singularisent** par rapport au reste de la nation et en faisant mine d'oublier que **l'enseignement** actuel est à **base de kabyle**, variété **tamazight d'une seule région**, qui plus est, connaît une **variation interne** et continue à souffrir de **problèmes de normalisation** importants.

Il en va pour la langue arabe scolaire comme il va de tamazight. Ou bien la *normalisation proposée épouse les caractéristiques de la nation algérienne* (qui est, à quelque moment que l'on la considère, le résultat d'une évolution historique), ou alors elle risque de provoquer la désocialisation de la langue comme ce fut le cas de l'arabe scolaire que le plus fort des volontarismes étatique n'a pas pu *enfoncer* dans les esprits des Algériens dont on s'attendait naïvement qu'ils se mettent tous à le parler y compris dans les conversations quotidiennes. On voit le résultat aujourd'hui: Les autorités se sont même crues obligées en 2006 (36 ans après le lancement de l'arabisation) d'interdire aux écoles privées l'utilisation de la langue française, sachant que ces écoles ne sont pas des œuvres philanthropiques, loin s'en faut, et que les clients s'y attachent pour que leurs enfants aient une instruction perçue comme digne de ce nom et en langue française- dans laquelle se produit du savoir effectivement. Et tant pis pour les idéologues.

Sortir de l'autisme signifie reconnaître la situation sociolinguistique de l'Algérie qui est faite de variétés de berbère, d'arabe algérien teinté de phénicien et de berbère (V. A. ELIMAM, 2003), d'arabe scolaire et de français. La fonctionnalité de ces langues est distribuée sur les domaines linguistiques formel et intime; mais rien ne prédispose aucune de ces langues à occuper ad vitam aeternam la même position. (V. A. DOURARI, 2006).

Mieux, on semble ne retenir, de la question épineuse de la normalisation, que l'écriture (comprendre choix graphique) en en faisant un enjeu d'envergure vitale comme si une langue pouvait **périr**, ou au contraire **accéder à l'éternité**, par le simple fait du choix graphique qui lui est lui prêté. On a même pu penser que celle-ci pouvait être porteuse de **modernité** et d'universalité ou au contraire de conservatisme et de **régression**! On pense évidemment à Mustapha Kemal Atatürk qui a fait voter une loi au parlement turc en 1928, qui impose l'utilisation des caractères latins. Le mouvement de modernisation au début du 20<sup>ème</sup> siècle, dans le monde islamique, se tournait automatiquement vers les pays européens et tout semblait y concourir. Les caractères d'écriture y compris, même si le lien entre écriture et société prométhéenne n'a jamais été établi. Au mieux, on exprime là **un désir d'identité**, au pire ce serait une **aliénation**, mais dans tous les cas cela ne changerait rien à la situation de la société qui, en fin de parcours, donnera ou non son assentiment, et la partie n'est pas jouée d'avance.

L'effet de **modernisation** (occidentalisation) **magique** attribué aux caractères latins n'a pas pu se réaliser en Turquie. On n'oubliera pas, à l'orée du 21<sup>ème</sup> siècle, que la Turquie est gouvernée par un parti islamiste, concrétion du conservatisme et de la régression. Beaucoup de pays francophones, qui ont choisi la graphie latine et la langue française, espagnole, portugaise ou anglaise comme langues officielles en Afrique (Niger, Nigéria, Mali, Congo...) ne sont pas plus avancés que ceux qui ont choisi la langue arabe (Egypte, Algérie, pays du Golf...).

**Affirmer que le choix des caractères arabes n'est pas neutre, ne dispense pas d'une démonstration que le choix des caractères latins le soit moins.**

Peu importe, car à un certain moment **il faudra bien enseigner une seule norme unifiée**, en termes de morphologie, de lexique et de grammaire scolaire (à plus long terme).

Comme il faudra arriver à **écrire dans une seule graphie** (en prenant le temps qu'il faudra pour cela), qui ne peut être autre que les tfinagh, le latin ou l'arabe. Qu'elles soient plus anciennement utilisées ou plus récentes importe peu car **elles sont toutes**, en vérité, et à divers degrés, **empruntées**.

Car, la thèse la plus admise aujourd'hui, concernant **l'origine des tfinagh, est le phénicien**, -comme l'indique pourtant bien ce nom signifiant en tamachaq "*les phéniciennes*" comprendre les lettres phéniciennes, aujourd'hui encore usité, et dont les Touaregs font dériver le verbe *fnegh* signifiant "écrire", - thèse brillamment défendue par Werner PRICHLER, (V.W. PRICHLER, 2007). C'est aussi le lieu où il remet en cause la thèse de l'origine autochtone, reprise par Chaker Salem et Hachi Slimane, et défendue avec une argumentation faible, sinon spéculaire, en raison de l'intervention du militantisme dans la réflexion scientifique (V. leur article 1995).

A l'évidence aucun peuple n'est obligé d'être venu d'ailleurs (V. Malika HACHID, 2003), ni d'être le premier inventeur de quoi que ce soit, l'idéologie du *peuple élu* a fait beaucoup de mal ailleurs pour la reprendre ici dans un contexte autre.

Les langues occidentales les plus développées ont, elles aussi, emprunté leur alphabet au phénicien, ancêtre de tous les alphabets auxquels il a même prêté le nom dont *alef* et *bet* signifient respectivement *bœuf* et *maison* (V. A. DOURARI, 2003). Elles ne s'en portent pas plus mal, puisque maintenant ce sont les sémitiques qui leur réempruntent cette graphie afin de la réadapter à l'écriture de leurs langues.

Le **graphocentrisme**, concept qu'on doit à Jacques Derrida, est, en fait, un masque idéologique d'une réalité: la non normalisation de tamazight alors que celle-ci est enseignée depuis 1995, d'un côté, et les non-dits idéologiques et politiques sous-tendus par toute opération de planification linguistique dans une société plurilingue et plurielle à l'habitus démocratique superficiel. Ce graphocentrisme **masque** donc, autant qu'il révèle d'ailleurs, des stratégies politico-idéologiques dont il est nécessaire d'énoncer le contenu pour permettre un débat qui fait avancer la réflexion: une volonté de **marginalisation** de la langue tamazight (pour les uns) autant qu'une volonté de son **exogénéisation** du corps social et culturel (pour les autres); mais ces deux attitudes, apparemment contradictoires, agissent en réalité dans le même sens.

Il masque aussi une paresse intellectuelle devant les difficultés liées à l'énorme travail exigé objectivement par une entreprise de normalisation de grande échelle (V. sur ce dernier point A. DOURARI, 2005).

Sachant que le **HCA est une instance plutôt à caractère symbolique, politique et culturel**, sous la tutelle de la Présidence de la République, et que le **CNPLET** est un établissement, sous tutelle du ministère de l'éducation nationale, **statutairement** (V; Décret exécutif 03-470 du 03/12/03) incapable de recruter des chercheurs universitaires, donc **incapable organiquement de lancer des recherches en matière de normalisation**, il est clair **qu'il n'existe aujourd'hui aucun organisme algérien de normalisation de tamazight, encore moins une académie pour accompagner cette langue qui s'introduit tant mal que bien dans le domaine formel** (école, médias, religion –traduction du Coran en tamazight), et cela ne semble déranger ni ses défenseurs, ni ses contradicteurs.



L'écart, entre la forme linguistique "standardisée" employée dans les médias et l'école (hypertrophie néologique et création lexicale anarchique), et celle de la communication sociale (emploi social), est énorme ce qui diminue drastiquement l'utilité de celle-ci d'autant que **tamazight a pour défi majeur de s'implanter sur une territorialité socio-fonctionnelle déjà occupée par des langues à statut national et international prestigieux fondé sur leur fonction capitale d'adjuvant de la mobilité sociale: le français et l'arabe scolaire.**

Par quel paradoxe a-t-on pu en arriver à se braquer sur l'accessoire (la graphie), et passer sous silence l'essentiel (la langue et son instrument de normalisation, l'académie), dont le constat a été établi plusieurs fois par tous les acteurs intéressés par la question de la promotion de tamazight?

A moins de penser que les **idéologues néo-planificateurs** linguistes, autant que les gestionnaires des politiques linguistiques, craignent que l'émergence d'une **instance** dotée de **l'autorité scientifique et morale**, telle celle dont jouirait une **académie**, ne les mette hors champ et ne les empêche d'instrumenter des questions linguistiques et culturelles très sensibles. Une instance capable de mener et de coordonner des actions **glottopolitiques** ("*l'ensemble des recherches et des propositions qui tendent à l'aménagement des situations linguistiques en agissant sur toutes les pratiques langagières ou certaines d'entre elles*", V. *Dictionnaires des sciences du langage*, Larousse) et de soustraire les questions linguistiques à la querelle politicienne pour faire face résolument, loin de tout repli sur soi et surtout de toute haine de soi, vers les facteurs déterminants dans la stratégie de mondialisation qui est à l'ordre du jour des Etats et des Nations dont les limites sont inlassablement remises en question.

Dr. Abderrezak DOURARI  
Professeur en sciences du langage  
Directeur du CNPLET

### Références bibliographiques:

- 1) BARGAOUI Sami et REMAOUN Hassen (Coordonné par, ) 2006: *Savoirs historiques au Maghreb, construction et usages*, , Ed CRASC, Oran,
- 2) BENKACI Ouerdia, Oct. 2004: "L'écriture de la langue amazighe: parcours et difficultés", in *Timuzgha*, N°10,
- 3) CASTELLANOS i Llorenç Carles, 2003 (8-9 Déc): "L'expérience catalane en matière de normalisation linguistique", in *Standardisation de l'amazighe*, Actes du séminaire organisé par le centre de l'aménagement linguistique, Rabat.
- 4) CHAKER S., 2006:"Quelques réflexions (désabusées) à propos de la graphie usuelle du berbère", communication lue aux journées d'études *Quelle graphie pour tamazight*, organisée par l'association des enseignants de tamazight, les 29 et 30/11/06
- 5) CHAKER S., 2007:"Libyque et tiffinagh: intérêt historique et culturel", in *Colloque international sur Le libyco-berbère ou le " tiffinagh": de l'authenticité à l'usage pratique*", prévu pour les 21 et 22/03/07 au centre de presse d'El Moudjahid, Alger
- 6) CHAKER Salem et HACHI Slimane, 1995: "A propos de l'origine et de l'âge de l'écriture libyco-berbère. Réflexions du linguiste et du préhistorien. In *Etudes berbère et chamito-sémitique*, Paris, 95-111
- 7) DOURARI A., 2006: "Diversité et unité de l'Algérie algérienne: quelles implications sur la perception de la situation sociolinguistique de l'Algérie moderne? Une lecture *Des noms et des Lieux*, Mémoires d'une Algérie oubliée" de Mostefa Lacheraf in *Mostefa Lacheraf, Une œuvre, un itinéraire, une référence*, Coordination et présentation de Omar LARDJANE, Casbah Editions,

- 8) DOURARI A., 2004:"La question linguistique et la mondialisation dans la réforme des systèmes éducatifs maghrébins (Algérie, Tunisie, Maroc)", colloque, Université d'Oran, département des langues étrangères
- 9) DOURARI A., 2001:"Les élites face au plurilinguisme et à l'équation identitaire en Algérie: entre histoire, vécu et représentation idéologique de soi", Colloque sur "*La Toponymie, savoir et mémoire*", CNRPAH, Alger, 21 au 22/04/01
- 10) DOURARI A., 2003:"Les langues berbères, Réflexion autour des problèmes liés à leur enseignement", colloque sur *la dialectologie algérienne*, CREDISCH, Oran, Mars 1990, article repris in *Les malaises de la société algérienne, crise de langue et crise d'identité*, Casbah Ed.,
- 11) DOURARI A., 2005: "The tamazight claim in Algeria: a long lasting struggle for 'algérianité' and democracy", *International symposium on Berbers and other Minorities in North Africa*, Oregon State University, Department of Foreign Languages and Literatures, June
- 12) DOURARI A., 2003: *Les malaises de la société algérienne, crise de langue et crise d'identité*, Casbah Ed.
- 13) ELIMAM A, 2003: *Le maghribi alias ad-dârija, langue consensuelle des Maghrébins*, Ed Dâr Al-Gharb, Oran
- 14) HACHID Malika, 2003: *Les premiers Berbères, Entre Méditerranée, Tassili et Nil*, Aix-en-Provence
- 15) MALEK Ali, auteur en tamazight, 2006: in *La dépêche de Kabylie* du 21/09/06
- 16) NEKKAR Ahmed, auteur en tamazight, 2006: in *La dépêche de Kabylie* du 07/05/06
- 17) PRICHLER Werner, V., 2007: "The Origin of The Libyco-Berber Script", in *Colloque International sur le Libyco-Berbère, de l'authenticité à l'usage pratique*, HCA, 21-22/03/07
- 18) THEBERT Yvon, 1978:"Romanisation et déromanisation en Afrique: histoire décolonisée ou histoire inversée?", in *Annales, Economie, Société, Civilisation*, 33<sup>ème</sup> année, N°1, Janv-Fev., P66).
- 19) WEBER Max, *Le savant et le politique*,...